

Musica Nigella  
Revue de presse  
Productions scéniques

# Hamlet

(Création 2019 / Tournée 2020-2021)

## Hamlet d'Ambroise Thomas referme le Festival Musica Nigella

Olyrix / Violette Renié / Le 2 juin 2019

Le concert de clôture du Festival Musica Nigella est l'occasion d'une production courageuse avec des interprètes faisant leurs preuves dans une œuvre peu jouée : *Hamlet* d'Ambroise Thomas, opus trop rarement joué (bien qu'il fit vibrer l'Opéra Comique en décembre dernier avec Sabine Devielhe & Stéphane Degout, ainsi que le Châtelet en l'an 2000 avec Thomas Hampson et Natalie Dessay) présente un magnifique rôle de baryton, riche en airs et complexe en caractère, dans lequel s'illustre ici le jeune Laurent Deleuil. Doté d'une personnalité artistique affirmée, il se révèle de plus en plus à mesure que le spectacle progresse, prenant confiance en lui et en sa présence scénique jusqu'à incarner la folie avec beaucoup de naturel. Sa voix brillante lui permet des nuances variées et subtiles, la profondeur est au service du personnage, avec l'exigence (justesse et placement notamment) indispensable comme pour l'autre soliste principal. Louise Pinget offre une Ophélie douce et attendrissante, impressionnante dans la fameuse scène de folie de l'acte IV par sa voix riche. Les aigus sont faciles et placés. L'exigence de la partition n'encombre pas la musicalité et la sincérité des phrasés. Sans surjeu, elle dégage une émotion sincère et fraîche.

La basse Erwan Piriou interprète le rôle du Roi Claudius avec force noblesse, malgré quelques difficultés vocales et une émission légèrement nasale. Doté de beaux graves soyeux, il se sort très bien de l'air difficile au troisième acte. Floriane Petit, mezzo-soprano, est une Reine Gertrude crédible mais vocalement inégale, possédant un timbre dessiné, mais des graves un peu forcés et un vibrato mal maîtrisé qui provoque certains problèmes de justesse. L'investissement scénique compense une diction assez moyenne, surtout en comparaison de celle de ses partenaires.

En Laërte, le jeune ténor Léo Muscat montre son potentiel, mais l'émission est encore trop nasale et manque de profondeur. Trystan Aguerre, qui interprète les rôles du Spectre et de Polonius, possède un timbre de basse lui aussi très prometteur, et une conscience de la ligne vocale. Enfin, les rôles de Marcellus et Horatio, comme ceux des fossoyeurs, sont interprétés par le ténor Ignacio Vallina et le baryton Jérôme Wukovitz avec justesse et simplicité, un grand enthousiasme et une assise vocale qui ne demande qu'à se développer.

L'ensemble choral Diapason, préparé par Karim Affreingue, est précisément au diapason des promesses et de l'enthousiasme général, affichant son investissement par un vrai plaisir à être sur scène. La diction claire et précise de tous les chanteurs est à saluer, car elle permet une compréhension sans faille, malgré l'absence de surtitrage. L'Ensemble instrumental Musica Nigella dirigé par Takénori Némoto réussit à faire oublier ou accepter la petite taille de la formation (pour cette partition si riche en timbres et couleurs orchestrales) grâce à une direction précise et attentive. Si la justesse fait défaut chez les cordes, les cuivres montrent des qualités rares dans ce domaine. La mise en scène de Didier Henry, quoiqu'un peu datée, est simple et efficace, avec l'orchestre sur scène derrière un écran sur lequel sont projetées des images qui permettent aisément de comprendre l'évolution de l'intrigue :

des nuages nocturnes pour les scènes spectrales, des petites fenêtres médiévales pour l'intérieur du palais, un lac boisé pour la scène d'Ophélie. Devant cet écran, les artistes sont en costumes simples et modernes, sans décors. Les lumières très soignées viennent ajouter à l'aspect fantomatique et intrigant de l'œuvre.

Le succès de la production est largement porté par les deux solistes principaux, mais également par l'enthousiasme général de tous les participants, un plaisir visible et contagieux parmi le public, ravi.

## Cendrillon

(Création 2018 / Tournée 2018-2019)

### L'opéra Cendrillon enchante l'hôtel de ville

La Voix du Nord / Le 5 juin 2018

**Conte de fée et opéra** samedi dernier dans la salle d'honneur de l'hôtel de ville. Dans le cadre du treizième festival de Musica Nigella, une centaine de spectateurs est venue assister à l'opéra Cendrillon dirigé par le chef d'orchestre Takénori Némoto.

La soirée débutait par une petite pièce pour piano intitulée « Le bal de Cendrillon » du compositeur contemporain Henri Pousseur. Elle était suivie de l'œuvre de Nicolas Isouard, interprétée magistralement par neuf musiciens et sept chanteurs de **l'ensemble Musical Nigella**.

« Cet ouvrage de 1810 parle d'amour, de désillusion, de famille recomposée, de jalousie... des valeurs très actuelles, explique le metteur en scène Jean-Philippe Desrousseaux. Il sera présenté fin juin à Malte, capitale européenne de la culture 2018, avec des costumes et des décors inspirés des années 1960, une époque de liberté ».

### Festival Musica Nigella 2018 : une promenade musicale sur la Côte d'Opale

Ôlyrix / Le 4 juin 2018 / Par Nicolas Mathieu

Pour sa 13e édition, le Festival Musica Nigella (placé sous la direction du chef et compositeur Takénori Némoto) propose du 24 mai au 3 juin 2018 une délicieuse escale sur la Côte d'Opale aux côtés d'un ensemble complice et avec des concerts d'une grande qualité, le tout baigné d'une atmosphère familiale.

Logé dans l'espace feutré et accueillant du Salon Musica Nigella de Tigny-Noyelle, dans lequel siège au milieu d'une bibliothèque boisée remplie d'ouvrages une petite estrade accompagnée d'un piano, de trouve une incarnation dans la soprano Masayo Tago, fraîchement diplômée de l'École Nationale de Musique Alfred Cortot.

En guise de prélude, la spectaculaire « pièce cruelle pour piano » de Marzena Komsta intitulée *À toi mon amour* confronte des notes fluettes à de puissants accords très dissonants, augurant sous les doigts du pianiste la violence des passions rencontrées par Elle (dénomination du personnage unique dans *La Voix humaine*).

Habitée par son personnage, donnant la juste expression pour rendre le jeu et l'intonation de la voix naturels, Masayo Tago, se montre très convaincante aussi bien sur le plan de la dramaturgie (crucial dans cet opus) que celui de la voix. Malgré un espace scénique confiné (un combiné, une chaise haute et deux tatamis, poétique du dépouillement par Mireille Larroche), la soprano use à bon escient de tous les éléments du décor jusqu'au coffre du piano, sur lequel elle vient s'allonger à la fin de l'ouvrage. Dans cet espace confiné véhiculant parfois une sensation d'étouffement qui se marie à merveille avec

la situation du personnage, l'éventail des passions véhiculées s'incarne aussi bien par des attitudes corporelles que par un ensemble d'expressions du visage dont profite le public à quelques centimètres de la chanteuse. Résigné, colérique, emporté, effacé, ce visage porte les multiples facettes du texte de Cocteau sans tomber dans l'artificialité du sur-jeu. La voix, bien projetée, s'accorde au texte par des intonations variées allant de notes élancées timidement du bout de la voix (« *Mon pauvre amour à qui j'ai fait du mal* ») jusqu'à l'emportement le plus violent (« *Je devenais folle* ») en des *fortissimi* riches de caractère sans perdre en justesse. Le parlé-chanté est d'une limpidité charmante, alors que les lignes les plus élancées se déploient avec souplesse. Enfin, un précieux sens de la diction rend la compréhension du texte aisée tout au long du spectacle.

(...) Après le savoureux *Cendrillon* d'Isouard à l'hôtel de ville du Touquet, le festivalier retrouve le Kursaal de Berck-sur-Mer, salle de concert à quelques pas de la plage, pour un concert de clôture dédié à l'exotisme dans l'œuvre de Ravel. À cette occasion, l'on retrouve les bohémiennes *Tzigane*, *Rhapsodie espagnole* et *Shéhérazade* (transcrits pour l'Ensemble Musica Nigella par Takénori Némoto), mais aussi les *Trois poèmes de Mallarmé* interprétés par la mezzo-soprano. Dans cet opus, elle montre une voix douce, couverte et feutrée, l'attaque des notes marquée par une légère retenue. Réservee, la voix s'élance en des aigus doucement vibrés et lustrés, avant de se mouvoir dans des graves enveloppés (« *Une rue dans les ténèbres* »). Dans *Shéhérazade*, la voix gagne en amplitude et en caractère au fil des « *Je voudrais* » et le jeu scénique en expressivité (tel un visage corsé accompagnant l'allitération en « s » sur « *je voudrais voir des assassins souriants* »). Poussée jusqu'à devenir saillante dans les aigus, elle se fait plus délicate dans les vers « *Il me semble que chaque note s'envole / De la flûte vers ma joue / Comme un mystérieux baiser* », mimant de la voix le geste exprimé par ces mots. L'ouverture de la voix sert la diction de la chanteuse, qui se fait ici une heureuse conteuse du texte ravélien.

À côté de ces opus avec voix, la harpe (Iris Torossian), le quatuor à cordes, la flûte traversière et la clarinette de l'Ensemble Musica Nigella offrent un remarquable *Introduction et allegro*. Les passages en tierces (clarinette–flûte violon–alto) sont très élégants, les *pizzicati* bien sonores et les *crescendi* assurés ensemble. La harpe d'Iris Torossian est entièrement dans la mesure et la justesse. Les arpèges sont déployés avec poésie et nuance, les motifs mélodiques bien dégagés. Dans la longue *cadenza*, qu'il soit joué en octave enrobé de basses dans un registre grave ou en harmonique sous des aigus caressés, celui-ci est bien mis en évidence. L'effectif s'agrandit pour une *Tzigane* portée par le violon virtuose de Pablo Schatzman, qui déploie d'amples octaves, des tierces et sixtes corsées, d'enivrants *glissandi* et autres accords joués *pizzicati* et attaqués avec vigueur, le tout dans l'esprit d'une longue improvisation dégageant tout le potentiel de l'instrument soliste. Transcrite pour son Ensemble Musica Nigella par Takénori Némoto, la partition instrumentale porte admirablement les couleurs de l'ouvrage tout en émettant un son raffiné et riche en timbres.

Le Festival Musica Nigella montre ainsi une programmation séduisante et une originalité par la forme des ouvrages (avec les transcriptions du chef), la qualité des artistes conviés, mais aussi la diversité des lieux de concert, offrant à l'amateur de belle musique un voyage convivial sur la Côte d'Opale. Le dynamisme, l'accueil et l'amabilité de l'équipe et de toutes les figures de l'ombre (bénévoles, amis du Festival) rendent cette heureuse expérience musicale et humaine possible.

# Pierrot lunaire

(Création 2015-2016 / Tournée 2017-2018-2019)

## Marionnette japonaise, Pierrot lunaire émerveille l'Athénée

Olyrix / Le 25 mars 2017 Par Charles Arden

L'Athénée Théâtre Louis-Jouvet marie les cultures et les arts, proposant une œuvre fondamentale de la modernité musicale, le *Pierrot lunaire* d'Arnold Schönberg dans une version avec théâtre de marionnettes japonaises traditionnelles : le bunraku. Les traditions s'entremêlent à merveille, portées par des artistes aussi talentueux qu'impliqués.

(...) Il faut dire que le *Pierrot lunaire* est une œuvre idéale pour appréhender la modernité musicale, avec la richesse de ses timbres instrumentaux (ici maîtrisés par l'Ensemble Musica Nigella et son directeur Takénori Némoto) et la technique du parlé-chanté (*Sprechgesang*) donnant au chant très composé la vitalité d'un jeu d'actrice de cabaret (ici déployé par l'expressivité de Marie Lenormand). L'idée de faire voyager Pierrot au Japon et de représenter cette œuvre de concert en théâtre de marionnettes, élaborée par Jean-Philippe Desrousseaux, construit un univers qui marque par sa cohérence, bien qu'issue d'arts, d'époques et de cultures lointaines. Le fait que le théâtre de marionnettes japonaises s'adapte à *Pierrot lunaire* est un beau témoignage de la qualité des interprètes (instrumentistes, chanteuse, chef et marionnettistes réunis). Cette réussite est aussi la preuve de l'expressivité de cette musique dont les symboles et les émotions s'incarnent avec naturel dans une histoire narrative. (...) La vidéo de Gabriele Alessandrini qui accompagne cette pièce déploie les voiles maculés d'encre et de sang (comme les lignes mélodiques se dilatent aux cinq instruments et comme les grands voiles encercleront les marionnettes japonaises dans *Pierrot*). Les lignes de calligraphie japonaise sont aussi franches et souples que les gestes des marionnettistes et des musiciens. L'eau est un autre élément qui unit musique et plateau : la pluie est battante sur la vidéo et invite les marionnettes à se protéger sous, ou à voguer sur l'ombrelle.

La direction musicale et artistique est maîtrisée, épurée comme un trait calligraphique où rien n'est superflu. Les musiciens offrent ainsi des lignes déliées qui se combinent d'autant mieux pour ériger les architectures recherchées de cette musique. Cette interprétation sonore renforce en outre la caractérisation des personnages et l'intensité de leurs interactions. Marie Lenormand offre au spectacle et au parlé-chanté sa technique vocale ainsi que son engagement dramatique et prosodique.

## Quand les marionnettes du bunraku donnent vie à l'abstraction musicale....

Webthea / Le 28 mars / Par Caroline Alexander

Une lune pâle surplombe en fond de scène les cinq musiciens de l'Ensemble Musica Nigella posés sur une estrade haute. Piano, violon, violoncelle, flûte, clarinette jouent face au public, leur chef, le maestro japonais, Takénori Némoto lui tourne le dos. En exécutants rôlés au répertoire dit contemporain, ils interprètent le mythique et très bref *Pierrot lunaire* de Schoenberg (1874-1951) qu'ils font précéder des *Quatorze manières de décrire la pluie* que lui dédia son élève Hans Eisler (1898-1962). Au total, une heure de musiques à entendre à et à voir.

Connu pour la mise en musique de pièces de théâtre de Bertolt Brecht, Eisler fut l'un des premiers adeptes de l'atonalité créée, inventée par son maître. La palette de ses couleurs, de ses ruptures et dissonances sont ici visuellement concrétisées sur l'écran géant où la lune a cédé la place à un jeu de symboles graphiques (signés Gabriele Alessandrini) qui s'agitent, se déplacent et se créent en rouge, noir et blanc, comme poussés par un pinceau dansant sur les cadences de la musique. Cette calligraphie à la japonaise annonce en quelque sorte le destin inattendu octroyé au Pierrot lunaire, une transposition illustrée et mise en vie par des marionnettes du bunraku.

La lune reprend sa place de sentinelle. (...) Jean-Philippe Desrousseaux, marionnettiste et metteur en scène a eu l'idée de leur illustration par ces poupées géantes, manipulées à vue, qui, dans leurs somptueux costumes, vont raconter leurs histoires d'amour et de mort avec quelques éventails, une canne géante et une ombrelle cabriolante. Elles seront tour à tour geisha, homme, femme, vieillard, vieillard. Leur souple gestique épouse les segments musicaux en un ballet mettant en mouvements les personnages des textes dont la narratrice, en kimono élégant, détaille les mots et les notes. La mezzo-soprano Marie Lenormand en assume le rôle en présence à la fois investie et détachée. (...) Avec subtilité, Takénori Némoto dirige à la fois ses musiciens, sa narratrice et les formidables manipulateurs de marionnettes. En quelque sorte il peint la musique à la façon du calligraphe du prélude d'Eisler, il sait comment saisir et faire bondir ou rebondir les charpentes musicales et l'intimité de leurs structures. Tout est à la fois, précis, net et coloré comme un pastel impressionniste.

Avec ses poupées animées ce Schönberg de rêve intérieur devient un spectacle pour grands et petits enfants. Jolie prouesse.

### **Pierrot musical et expérimental**

[Rue du Théâtre / Le 25 mars 2017 / Par Noël Tinazzi](#)

*Pièce musicale d'avant-garde, emblématique du cabaret berlinois du début du XXème siècle, « Pierrot lunaire », de Schönberg, est donné à l'Athénée sous la forme du théâtre de marionnettes japonais, le Bunraku. Un vrai voyage.*

Très rarement donné en France, « *Pierrot lunaire* » n'a rien perdu de, son parfum d'avant-garde. Il est resté d'autant plus expérimental qu'il est donné à l'Athénée sous la forme du théâtre de marionnettes Bunraku. Un vrai voyage de théâtre musical dans le temps et l'espace. Et un télescopage d'esthétiques bien dans l'esprit du cabaret berlinois expressionniste pour lequel il a été créé en 1912.

Pour l'Athénée, le metteur en scène Jean-Philippe Desrousseaux, artiste de marionnettes, qui a conçu entre autres des parodies d'opéras baroques, a choisi la forme japonaise du bunraku. L'action est jouée par des marionnettes très colorées, richement vêtues à la japonaise, mues à vue par des manipulateurs entièrement drapés de noir évoluant dans des sortes de burqas impressionnantes. Bien sûr, la gestuelle des figurines est commandée et nourrie par le discours musical. L'histoire devenue épopée est téléportée dans une maison de thé au Japon, à l'époque Edo (XVIIème-XIXème siècle) : Colombine est devenue une geisha dans une maison de thé aux prises avec le libidineux tenancier Cassandre et la

mère maquerelle... Pierrot est exposé aux affres du désir et de la violence avant de gagner sa rédemption. Sur fond de grosse lune réaliste et moqueuse façon Méliès.

### Schönberg au pays du Bunraku

[Concertclassic.com](http://concertclassic.com) / Le 24 mars / Alain Cochard

Après la rare *Île du rêve* de Hahn et une très originale *Petite Renarde rusée* de Janáček selon Louise Moaty, c'est une vision non moins singulière et attachante du *Pierrot lunaire* d'Arnold Schönberg que l'on a pu découvrir dans une production confiée à l'équipe de marionnettistes de Jean-Philippe Desrousseaux, l'Ensemble Musica Nigella et la mezzo Marie Lenormand.

(...)La performance de l'équipe de Derousseaux tient à ce que quatre personnes seulement (en théorie une marionnette, dans le *Bunraku*, est partagée entre trois manipulateurs ; l'un pour le bras droit et la tête, l'autre le bras gauche, le dernier les pieds) jonglent ici entre quatre personnages (Pierrot, Colombine, Cassandre et une vieille femme) et parviennent à donner vie avec une fluidité extraordinaire à la pièce de « théâtre lyrique avec marionnettes » que devient ici *Pierrot lunaire* - "*L'histoire se situe dans une maison close au Japon à l'époque Edo*" ... Il serait aussi fastidieux qu'inutile d'énumérer les détails que l'on est tenté de souligner après avoir cédé à sa magie ; il faut en éprouver la subtilité (bravo à François-Xavier Guinépain aussi pour ses lumières !), goûter la poésie infinie qui s'en dégage ...

Placés sur une estrade surélevée en fond de scène, les musiciens de l'Ensemble Nigella (conduits par l'excellent Takéno Némoto) et Marie Lenormand offrent une interprétation très sensible, à mille lieux d'un Schönberg façon nous-allons-vous-montrer-combien-c'est-moderne-et-audacieux-pour-son-époque. La mezzo demeure à côté de ses partenaires instrumentistes pendant toute l'œuvre, hormis pour *Der kranke Mond* où elle entre dans l'espace marionnettique et s'approche de Colombine – très belle idée !

Brève partition que *Pierrot lunaire* ; les *Quatorze manières de décrire la pluie* de Hanns Eisler, accompagnées d'une vidéo abstraite et japonisante (signée Gabriele Alessandrini) - dans la composition de laquelle le kanji *ame*/la pluie occupe une place importante – tiennent lieu de prélude à un Schönberg qui a fait un tabac - mérité ! - le soir de la première. Un bijou.

# Hänsel et Gretel

(Création 2012-2013 / Tournée 2013-2014 / Coproduction La Péniche Opéra)

## **Hänsel et Gretel, deux ados égarés en banlieue**

[Le Monde](#) / Le 27 décembre 2012 / Par Pierre Gervasoni

(...) La partition orchestre d'Humperdinck a été dégraissée pour un effectif de huit instruments. En aucun cas une opération de rabais. La musique gagne à la fois en trouble (ambiguïté toute mahlérienne entre sources populaires et développements savants) et en lisibilité (force dramatique et soutien vocal). Le recours au texte français (excellente adaptation de Sébastien Joly) constitue également un atout de cette production qui manque de cohérence mais qui réserve de bonnes surprises.

Ainsi, l'apparition d'un Marchand de sable du troisième type (Claire Lairy) avec tours de passe-passe électronique et l'épisode de la sorcière au pain d'épice transformé en numéro de vidéo-gag autour d'une tenancière de fast-food (l'inénarrable Christophe Crapez) ! Plus séduisante du côté des jeunes que de celui des adultes, la distribution est dominée par Eléonore Pancrazi, Hänsel d'une grande justesse de chant et de jeu.

## **Humperdinck à la ville**

[Concertclassic.com](#) / Le 22 décembre 2012 / Par Alain Cochard

(...) On ne résiste pas un instant à une production, aussi joliment jouée que chantée, portée par une équipe de jeunes interprètes qui s'approprient totalement la vision du metteur en scène. Jennifer Whennen (Hänsel) et Yolanda Fresedo (Gretel) ont le physique des deux rôles-titres, une fraîcheur, un « peps » aussi qui contribuent à donner un goût de bonbon acidulé à ce Humperdinck. Anne Rodier (La Mère) et Vikrant Subramanian (Le Père) sont tout aussi crédibles en parents dépassés par leurs turbulents garnements. Artavazd Sargsyan campe avec un sacré aplomb une sorcière travelotée qui déclenche les fous rires du public. Bonhomme Rosée et Marchande sable, Claire Landry contribue à la réussite d'un *Hänsel un Gretel* où réalisme et drôlerie ne nuisent pas à la dimension féérique. Le bonheur et l'implication des enfants de la Maîtrise des Hauts-de-Seine font plaisir à voir. A la tête d'un ensemble de neuf instruments, Takénori Némoto cisèle et fait chanter et rebondir une partition dont il a signé une convaincante réduction.

## **Hänsel und Gretel de Humperdinck habilement arrangé pour 8 instruments par Takénori Némoto**

[Classique d'aujourd'hui](#) / Le 2 janvier 2013 / Par Bruno Serrou

(...) Dans une scénographie qui puise son inspiration dans le pop'art façon Jean-Michel Basquiat (1960-1988) renchéri par des contorsions chorégraphiques façon hip-hop désormais enseignées dans les conservatoires, Mireille Larroche a situé le conte dans une cité de quelque banlieue parisienne désœuvrée contemporaine. Si le fond du décor constitué d'HLM joliment éclairés de l'intérieur, laissent augurer pendant l'ouverture un spectacle au climat fantastique, l'installation soudaine par des machinistes de la mesure familiale côté jardin engloutit rapidement le rêve. (...) Mais en vérité

l'apparition d'un bois bordé par les tours bétonnées encombré de détritiques n'a rien d'improbable, me rappelant quelque cueillette en forêt non loin de Paris de morilles dodues jonchant le sol au milieu d'immondices de provenances douteuses. L'apparition d'un Marchand de sable de science-fiction (radieuse Claire Lairy) avec tours de passe-passe électronique et la séquence de la sorcière au pain d'épice au troisième acte transformée en numéro de vidéo-gag autour d'une tenancière de fast-food campée par un rutilant Artavazd Sargsyan, sont délectables.

Alternant deux distributions et les versions en langue originale allemande, entendue samedi, et l'adaptation en français, la production de la Péniche Opéra vue Espace Pierre Cardin, dont la salle est étrangement délabrée côté public, est musicalement très homogène. Takénoni Némoto, qui dirige un excellent ensemble de huit musiciens, signe une réduction qui prive certes l'œuvre de la richesse harmonique et des flamboyances du grand orchestre mais qui souligne les aspérités de la partition et met en exergue le tour populaire des mélodies qui font clairement de Humperdinck un chaînon manquant entre Wagner et Mahler. Jennifer Whennen et Yolanda Fresedo forment une charmante fratrie, chantant et jouant avec justesse, tandis qu'Anne Rodier et Vikrant Subramanian sont des parents un peu effacés. Les enfants de la Maîtrise des Hauts-de-Seine, qui avait déjà participé voilà quinze ans à la production du Châtelet, participent gaiement à la réussite globale de ce spectacle.

### Gâteaux d'anniversaire

[Concertonet.com](http://Concertonet.com) / Le 22 décembre 2012 / Par Simon Corley

(...) Dans la fosse, ou ce qui en tient lieu, en contrebas du parterre, huit musiciens de l'Ensemble Musica Nigella – certains d'entre eux sont par ailleurs associés aux deux opérettes d'Offenbach actuellement données par la compagnie Les Brigands à l'Athénée – rendent justice au magnifique arrangement réalisé par leur chef, Takénoni Némoto, qui assure en outre la haute tenue musicale de cette production. Ce n'était pourtant pas une mince affaire que de réduire de la sorte le chatoyant orchestre postwagnérien de Humperdinck, la seule réserve étant que la configuration du lieu tend parfois à ce que les chanteurs soient un peu trop couverts. Ceux-ci ne s'en révèlent pas moins excellents, à en juger du moins par ceux qui assurent la version originale (avec une diction inégalement idiomatique) - Sébastien Joly, le pianiste de l'ensemble, a en effet concocté une adaptation française du livret, dont quatre des cinq rôles principaux sont confiés à une distribution alternative (sur le papier, les prestations de Paul-Alexandre Dubois en père et, plus encore, Christophe Crapez en sorcière paraissent tout particulièrement prometteuses). Incarnés par l'Américaine Jennifer Whennen et l'Argentine Yolanda Fresedo, Hansel et Gretel forment un jeune duo d'un grand dynamisme scénique et d'une belle qualité vocale. Les parents, Vikrant Subramanian et Anne Rodier, truculents à souhait, ne sont pas en reste et, comme l'usage l'admet, c'est un ténor, Artavazd Sargsyan, qui se travestit en sorcière, venant aisément à bout de son air de bravoure. Claire Lairy endosse avec bonheur le personnage du marchand de sable puis celui du bonhomme Rosée. Les enfants de la Maîtrise des Hauts-de-Seine – dix sur scène vêtus comme les deux protagonistes et six en coulisses – font preuve de davantage d'aisance musicale que théâtrale.

(...) Une fois de plus, à La Péniche Opéra, si l'on incite le spectateur à réfléchir, ce n'est donc pas de manière pesante ou didactique, mais sans se prendre au sérieux ni faire preuve d'irrespect à l'égard des œuvres. La poésie retrouve ainsi ses droits lorsqu'apparaissent le marchand de sable et ses boules

à facettes puis le bonhomme Rosée et ses bulles de savon. Et l'impression d'ensemble, alerte et souriante tout au long de ces 95 minutes, ne vient pas contredire le message de l'opéra, grâce à une direction d'acteurs hyperactive et aux chorégraphies de Francesca Bonato. Petits et grands y trouvent donc leur compte et, plus encore, l'opéra de Humperdinck: contrat rempli pour ce *Hänsel et Gretel* encore trop peu connu dans notre pays.

### **Hänsel et Gretel : le spectacle de Noël**

Resmusica / Le 26 décembre 2012 / Par Catherine Scholler

Quoi de plus simple, en apparence, que de proposer en période de fêtes le classique *Hänsel et Gretel* ? Alors qu'un peu partout à Paris, les spectacles proposés ne participent pas franchement à l'esprit de Noël, Mireille Larroche, dans la petite salle de l'Espace Cardin, offre une soirée féerique, capable de ravir petits et grands.

Sa mise en scène, bourrée d'intelligence, replace l'action de nos jours, dans une cité HLM puis une forêt mourante jonchée de détritrus, sans jamais tomber dans le piège du *Regietheater*. Les décors, loin de tout sordide, sont gais, colorés, astucieux. Les enfants, de vrais gosses de l'air du temps, portent la casquette à l'envers, taguent et dansent le rap. La mère, vulgaire à souhait, arbore une mini-jupe et des collants résilles, tandis que le père a tout du maquereau. La sorcière – ténor – surgie d'une maison faite de paquets de bonbons de supermarché, nous gratifie d'un hilarant numéro de travesti. C'est bien vu, amusant, et tellement festif !

Comme un bonheur n'arrive jamais seul, la réduction pour orchestre de chambre due à Takénori Némoto, également directeur musical, est un véritable régal de transparence et de finesse, et fait d'autant mieux ressortir les raffinements de l'orchestration. L'Ensemble Musica Nigelia est en outre une merveille d'équilibre.

Les chanteurs, tous élèves de l'Ecole Normale de Musique de Paris, sont véritablement époustoufflants. Ils sont non seulement dotés d'une technique solide, mais jouent la comédie à ravir, alors que la direction d'acteur, précise et serrée, doit être bien difficile pour de si jeunes artistes. On retiendra le beau timbre chaud de Jennifer Whennen et de Vikrant Subramian, qu'on devrait vite entendre sur d'autres scènes, et l'investissement de Yolanda Fresedo et Anne Rodier. Artavazd Sargsyan est une désopilante sorcière, un peu en retrait vocalement, tout comme Claire Lavri. Les enfants de la Maîtrise des Hauts-de-Seine chantent aussi bien qu'ils dansent.

Cette soirée du 22 décembre proposait l'œuvre en allemand, tout comme celle du 29. Les deux autres sont dans une traduction française de Sébastien Joly, également chef de chant, avec une distribution entièrement francophone, elle aussi issue de l'Ecole Normale de Musique de Paris, excepté les deux conseillers artistiques de la Péniche Opéra, Christophe Crapez et Paul-Alexandre Dubois. On aurait donné beaucoup pour l'entendre aussi, mais les impératifs du calendrier en ont décidé autrement... Ce spectacle aurait dû être incontournable pour tous les Parisiens. Hélas, malgré une salle bourrée à craquer, bien trop peu l'auront vu...

## Hänsel und Gretel en v.o. et en v.f.

Musicologie.org / Les 29 & 30 décembre 2012 / Par Frédéric Norac

De cette production, on retiendra surtout les qualités musicales et, en particulier, l'excellente transcription pour huit instruments de Takénori Nemoto qui donne à la musique d'Humperdinck une légèreté inattendue, tirant souvent la partition du côté de Strauss plutôt que de Wagner.

D'une distribution à l'autre, qualités théâtrale et vocales s'équilibrent pour un résultat homogène et parfaitement convaincant. Dans la version française, Eléonore Pancrazi joue avec beaucoup de naturel et d'énergie son personnage de petit lascar déluré sans jamais sacrifier la musicalité et la compréhension du texte. Son timbre de mezzo léger se marie parfaitement avec celui de la Gretel encore un peu verte de Charlotte Plasse. Dans le duo formé par Jennifer Whennen et Yolanda Fresedo, dans la version allemande, les voix sont plus mûres, et avec un Hänsel soprano semble passer, surtout dans la poétique prière du deuxième acte, le souvenir du couple Quinquin et Sophie du Chevalier à la rose. Vikrant Subramanian est encore un peu jeune pour le personnage du père mais il le compose avec beaucoup d'assurance et y fait valoir une diction allemande parfaite et une voix de baryton prometteuse. Paul-Alexandre Dubois possède quant à lui le format physique et vocal exact pour incarner la figure paternelle et il le fait avec beaucoup de chaleur. Anne Rodier se coule avec beaucoup d'évidence dans son rôle de pocharde colérique. Les sorcières ont chacune leur personnalité, un rien fofolle et évaporée, avec un timbre lumineux d'authentique ténor léger pour Artavazd Sargsyan, plus cruelle et perverse avec le demi caractère de Christophe Crapez.

## Voyage d'hiver

(Création 2011-2012 / Tournée 2014-2015)

### Le Voyage d'hiver - souffrance et solitude - Yoshi Oida et Takénori Némoto

Le Regard de Claude Samuel (qobuz) / Le 20 février 2012 / Par Claude Samuel

Intouchables, les grandes œuvres du répertoire musical ? Sans doute pas, mais sous conditions. Avec une règle d'or : respect et invention. Nous ne citerons pas, notamment dans le domaine de l'opéra, toutes les adaptations et révisions qui, au nom d'une prétendue créativité, ne consistent, en fait, qu'à créer la surprise, le traumatisme, le scandale. Et certains auteurs doivent se retourner dans leur tombe...

Mais il y a parfois la bonne, l'excellente surprise - celle que j'ai ressentie la semaine dernière au théâtre de l'Athénée en écoutant la musique de Schubert mise en scène à travers les vingt-quatre lieder du *Voyage d'hiver*. Monument du lied allemand, œuvre testamentaire, ce *Voyage d'hiver* est à la fois un chant d'amour blessé, et une plainte désespérée que Schubert composa en secret un an avant sa mort ; atteint d'une profonde dépression, il venait de découvrir les douze poèmes de Wilhelm Müller et confiait à ses amis : « Je vais vous chanter un cycle de lieder sinistres. » Rencontre singulière de deux jeunes créateurs qui, l'un et l'autre, devaient bientôt disparaître, au tournant de leur trentième année.

On a beaucoup glosé sur ces ultimes confidences schubertiennes, sur leur troublante poésie, sur leur message de souffrance et de solitude, sur le pressentiment de la mort et les anxiétés d'un compositeur

(auteur de six cents lieder !) qui vécut en marge d'une vie musicale *normale* - « Etranger, je suis venu, étranger, je repars ». Dès ce *Gute Nacht* qui introduit le cycle, tout est dit dans les vers de Müller et les notes de Schubert. Un projet de représentation scénique est-il, pour autant, un geste superflu, sinon un dévoiement ?

A de légitimes appréhensions, le travail d'adaptation et de mise en espace de Yoshi Oïda apporte une belle réponse. Preuve en est que les chefs-d'œuvre ont plusieurs vérités. Trois voix alternent leurs chants et, dans la très habile orchestration de Takénoiri Némoto, huit instruments se substituent sans le moindre dommage à la partie pianistique originale. Je n'ai pas été surpris d'apprendre que le Japonais Yoshi Oïda avait été formé dans les grandes traditions du nô avant de s'installer à Paris pour travailler avec Peter Brook. Certains croisements, subtilement maîtrisés, enrichissent le mystérieux pouvoir d'une oeuvre aux multiples résonances. Un dernier mot pour saluer les trois voix de l'errance, aussi belles dans les timbres que dans l'expression : Mélanie Boisvert, Guillaume Andrieux et Didier Henry.

### **Yoshi Oïda porte à la scène le *Winterreise* de Schubert au Théâtre de l'Athénée à Paris**

Musique classique d'aujourd'hui / Le 12 février 2012 / Par Bruno Serrou

(...) le metteur en scène Yoshi Oïda a confié le cycle à trois chanteurs, qui campent chacun le poète (l'ardent baryon Guillaume Andrieux), qui pourrait être Schubert en personne dont le fantôme conte le périple en compagnie d'un musicien vagabond (le baryton Didier Henry, mûr et bouleversant), qui croise une femme (la soprano canadienne Mélanie Boisvert) en quête du tombeau du poète qui l'a aimée et à qui il remet au tout début du spectacle le carnet de voyage du disparu. (...) Le chef d'orchestre compositeur Takénoiri Némoto a instrumenté ce *Winterreise* en reprenant la nomenclature du magnifique *Octuor pour cordes et vents* de 1824 (clarinette, basson, cor, 2 violons, alto, violoncelle, contrebasse), constituant ainsi un double hommage à la noble nostalgie schubertienne. Cette réalisation est séduisante dans le fait qu'elle corrobore le climat désolé de l'oeuvre originelle, en étant à la fois respectueuse et riche, donnant un relief particulier à cette prodigieuse partition pour piano emplie de couleurs minérales et glacées et de tensions singulièrement dramatiques.

La scénographie et les lumières réalisées par Elsa Ejchenrand et Jean Kalman sont d'une beauté glaciale, autour d'un arbre majestueux aux mille ramures brûlé par le gel et magnifiquement éclairé, tandis que l'Ensemble Musica Nigella, fondé et dirigé par Takénoiri Némoto, joue avec rigueur et conviction, participant au lustre de ce spectacle.

### **L'hiver donné en spectacle**

Les Echos / Le 16 février 2012 / Par Philippe Venturini

Les puristes feront la grimace. Mettre en scène « Le Voyage d'hiver » de Schubert serait une hérésie. Adapter un cycle de vingt-quatre lieder, destiné à une voix seule et piano, pour un octuor d'instruments et un trio de chanteurs relèverait du contresens. Cette errance glacée de l'éternel voyageur appelle-t-elle une représentation ? L'oeil a-t-il sa place dans cette morne évocation d'un amour malheureux

raconté à la première personne ? Le spectacle de Yoshi Oïda à l'Athénée montre qu'un tel projet est possible.

Sa réalisation vaut par la beauté dépouillée du dispositif scénique et la douceur de l'éclairage qui réussissent à suggérer l'hiver des sentiments. Si l'instrumentation de Takénori Némoto est parfois convenue, elle se montre habile et adopte souvent les teintes crépusculaires d'un Brahms que portent élégamment les musiciens de l'ensemble Musica Nigella. Le jeune Guillaume Andrieux prête une noble expression au poète éconduit tandis que Didier Henry, bouleversant de présence et d'intensité dramatique, incarne le vagabond en haillons. Un peu effacée, insaisissable comme un souvenir, Mélanie Boisvert interprète avec délicatesse la femme aimée et partie. Si ce voyage ne saurait remplacer l'original, il mène droit au cœur du drame schubertien, celui des douleurs éternelles.

### Double adaptation et double voyage

[Concertonet.com](http://Concertonet.com) / Le 13 février 2012 / Par Simon Corley

Adaptation de la partition, d'abord, puisque le directeur musical de l'ensemble fondé en 2010, le corniste, pianiste et compositeur Takénori Némoto a instrumenté la partie de piano pour un effectif qui est exactement celui de l'*Octuor* (clarinette, basson, cor et quintette à cordes). Revendiquant ainsi une fidélité à l'esprit et au temps de Schubert (...) Sous la baguette sobre de Némoto et avec un ensemble instrumental de qualité, le résultat est globalement convaincant – même si certains lieder « fonctionnent » mieux que d'autres – et le travail très soigné, veillant notamment à varier les couplets.

Adaptation scénique, ensuite, puisque Yoshi Oïda explicite la trame qui, comme dans *La Belle Meunière*, sous-tend les vingt-quatre poèmes de Müller, quitte à modifier légèrement l'ordre dans lequel on les entend habituellement. Avant que la musique ne commence, une brève pantomime met le propos en perspective : un « musicien vagabond » remet à une jeune femme une lettre et un livre - journal intime, œuvre littéraire ? — que lui a confiés un poète, l'élue de son cœur, réel ou fantasmé ; elle décide alors d'emprunter les mêmes chemins à sa suite. Au fil des vingt-quatre mélodies, les deux voyageurs, accompagnés du vieil homme, sont alternativement mis en valeur par le jeu de retours en arrière faisant se succéder les époques, mais les rigueurs hivernales de ce double itinéraire n'en mènent pas moins à la tombe du poète.

(...) Comme les costumes d'Elisabeth de Sauverzac, – longs manteaux, écharpes – le dispositif scénographique de Jean Kalman et Elsa Ejchenrand, qui en assurent également l'éclairage, a le mérite et la simplicité : sur un praticable légèrement surélevé et recouvert d'une toile noire qui ne tarde pas à révéler un sol neigeux ou glacé, deux bancs et un arbre qui a perdu ses feuilles – la première image évoque clairement un tableau de Friedrich.

### Voyage d'hiver

[Opéra Base](http://OperaBase.com) / Le 12 février 2012 / Par Alain Zürcher

Les chefs d'œuvre du passé forment un vivier longtemps sous-exploité. Ne se contentait-on pas de les interpréter tels quels, alors que, « tombés » (sic) dans le domaine public, ils se prêtent à toutes les

réécritures par des compositeurs en mal d'inspiration ? (...) On comprend vite cependant qu'il ne s'agit ici que d'une orchestration, dont on admire les qualités très classiques. Les deux derniers numéros sont particulièrement réussis. Les instrumentistes de l'ensemble Musica Nigella sont superbes.

Le projet dramatique de Yoshi Oïda semble lui aussi ne viser qu'à exalter l'œuvre originale plutôt qu'à la détourner. Yoshi Oïda répartit les Lieder entre trois personnages : la femme que le poète a aimée mais qui en a épousé un autre plus riche, un vagabond et le poète lui-même. Cette structure est très largement nourrie et influencée par le choix des interprètes : un jeune baryton pour le poète, un baryton plus mûr pour le vagabond, une jolie soprano pour la femme. (...) Poignant, seul l'est Didier Henry. Peu de Lieder lui sont attribués mais sa présence est intense sur scène de bout en bout. Quand il prend la parole, c'est tout son être qui s'exprime, c'est sa présence muette sur le plateau qui nourrit sa voix. Il s'abandonne à la musique et lui fait confiance. À travers lui, Schubert est directement présent, traversant dans un éblouissement orchestration et mise en scène. Ces dernières sont-elles donc superflues ? Non, puisqu'elles lui permettent justement de retrouver Schubert et de nous le faire ressentir encore plus intensément.

### Un Schubert rêvé en couleurs

Libération / Le 14 février 2012 / Par Eric Dahan

(...) Enfin, pour tous ceux qui redoutent la musique « pure », Yoshi Oïda présente actuellement à l'Athénée sa vision scénique et orchestrée par le jeune Takenori Nemoto du même *Winterreise*. (...) Que l'amoureux du classicisme soit d'emblée rassuré. Si Yoshi Oïda a changé l'ordre des lieder, qu'il a distribués à deux barytons et une soprano, on n'entend à l'Athénée ni mesures ajoutées, ni ambitus dynamiques et harmoniques extrêmes pour faire expressionniste, ni palette timbrale absurde (ah les marimbas de Zender !), Takenori Nemoto ayant choisi de couler son orchestration dans le moule stylistique de l'*Octuor en fa majeur D.803*, de Schubert.

Dans le *Winterreise*, un poète malheureux part sur les routes, à la rencontre de sa mort. Dans la vision de Oïda, il est « déjà mort et la femme qu'il a aimée et le vagabond qu'il a rencontré viennent lui rendre un ultime hommage au cimetière ». (...) Par-delà le dévoiement du sens et la dissolution de la psychologie, il reste un beau spectacle dans un décor et des lumières de Jean Kalman. Un ensemble Musica Nigella met du cœur. Et deux barytons de belle tenue : le jeune Guillaume Andrieux, au timbre clair et ambre, à l'émission mordante et à la projection superbe, dans le rôle du Poète ; et Didier Henry au timbre plus corsé et à l'expressivité ravageuse dans celui du Vagabond; la soprano Melanie Boisvert, que techniquement irréprochable. (...) Bref, un *Winterreise* témoignant d'une compréhension bien plus profonde de Schubert que le ratage signé Bob Wilson naguère au Châtelet, avec Jessye Norman hululant faux sur le piano scolaire de Myung Whun Chung.

### Die Winterreise pour octuor et trio de chanteurs

Carnets sur sol / Le 18 février 2012 / Par David Le Marrec

(...) L'octuor composé de membres de l'**ensemble Musica Nigella** est très judicieusement réparti : un quatuor à cordes pour la trame harmonique et rythmique, une contrebasse pour l'assise du son, et

pour la couleur une clarinette, un cor et un basson - exactement ce qu'il faut, la flûte aurait été trop lumineuse et galante et le hautbois trop franc et incisif. Les **qualités individuelles** de l'ensemble sont assez impressionnantes (...) Le moelleux de la clarinette séduit, le violoncelle d'Annabelle Brey résonne avec une ampleur voluptueuse assez étonnante, et le premier violon dispose à la fois d'une sonorité fine et d'un raffinement de phrasé tout à fait exceptionnel - on dirait le meilleur du violon baroque transposé chez Schubert, quelque chose de délicatement irrégulier et inventif, au profit d'un résultat assez jubilatoire. Je n'avais jamais entendu un violon solo d'ensemble ou d'orchestre pourvu d'une telle personnalité, aussi étrange que cela puisse paraître.

(...) L'**arrangement de Takenori Nemoto** est en outre remarquablement conçu en termes de coloris, les vents apportant une réelle variété au résultat (là où les adaptations pour quatuor paraissent assez molles et grises). Il appose quelques détails supplémentaires dans son orchestration pour renforcer la logique de la partition de Schubert, tels ces triolets ajoutés dans une reprise de *Gute Nacht* (...). On y sent également une grande maîtrise des astuces d'orchestrateur (...). Sa **direction musicale** de l'ensemble étonne par sa souplesse, au détriment quelquefois de la rigueur du propos un peu implacable de ce texte et de cette musique, mais la qualité et le naturel du phrasé sont tels qu'on s'en félicite plus qu'on s'en plaint.

(...) diction allemande est claire et respectueuse chez ces trois chanteurs français solidement formés. J'étais surtout très intéressé par **Mélanie Boisvert** (qui m'avait stupéfait dans sa Fiakermilli, d'un relief musical et verbal que je croyais impossible dans un tel rôle, et quel joli timbre !). (...) Je découvrais ce soir-là le baryton **Guillaume Andrieux**, encore un représentant tout à fait caractéristique de la formation française actuelle des barytons : une voix très ancrée sur son grave, cultivant un son assez viril. (...) Enfin, j'entendais **Didier Henry**, ancien Pelléas (chez Dutoit) et spécialiste de l'opéra français, reconverti ces dernières années en basse - de façon assez radicale dans le Dr Sloper de *L'Héritière* de Damase, véritable basse paternelle (...) la voix, certes un peu brute, a un véritable impact physique, (...) En tout cas, dans cette adaptation, il est clairement le plus impressionnant du plateau, créant une véritable empreinte dramatique et vocale.

### La sente étroite du bout du monde

Forum Opéra / Le 13 février 2012 / Par Laurent Bury

Dans ses notes de programme, Yoshi Oida place sa réalisation scénique sous le signe de Bashô, le grand maître du haïku, et de son journal de voyage intitulé *La Sente étroite du bout du monde*. Ce spectacle a quelque chose de japonais dans son dépouillement extrême, même si l'univers visuel, magnifiquement éclairé, renvoie plutôt à Caspar David Friedrich. (...) Musicalement, Takénori Némoto, qui dirige aussi l'ensemble Musica Nigella, propose une orchestration qui se veut très respectueuse, explicitement présentée comme un « à la manière de Schubert » ; on est très loin de Hans Zender, pour qui le compositeur japonais professe une grande admiration. Il y a quelques effets surprenants, comme le recours au pizzicato pour « Auf dem Flusse » et pour « Letzte Hoffnung », et le rythme de la vielle est imité par un entêtant glissando des cordes. (...) C'est aussi un *Winterreise* partagé entre trois voix. Ici, les trois voix réunies correspondent à trois personnages : la Femme (soprano, justement), le Poète (baryton clair) et le Musicien vagabond (baryton basse). Les lieder se suivent, d'abord confiés tantôt au Poète, tantôt à la Femme, qui en viennent très vite à dialoguer à l'intérieur d'une même

mélodie ; c'est le cas dès « Der Lindenbaum ». Par la suite, ce procédé est très souvent repris, mais dans la partie centrale, le Poète dialogue surtout avec le Vagabond. Des trois personnages, celui qu'on entend le plus est logiquement le Poète, incarné par le jeune baryton Guillaume Andrieux, à la voix souple et joliment timbrée, même si le grave gagnerait à devenir plus sonore. Mélanie Boisvert ravit et étonne à la fois par des couleurs qui paraissent typiquement associées à une certaine école française : on croit par moments entendre Géori Boué, et l'on finit par comprendre que ces accents sont tout simplement ceux d'un style que l'uniformisation du chant a fait disparaître, mais qui s'est par bonheur préservé chez certains artistes formés au Canada. Didier Henry a derrière lui une carrière infiniment plus longue, et son interprétation très dramatique, de vagabond plus alcoolique que musicien, paraît presque expressionniste par rapport à celle de ses jeunes collègues.

### **« Voyage d'hiver », Schubert, style et poésie, pour musiciens aventuriers**

[Quel spectacle ? / Le 12 février 2012](#)

Le Théâtre de l'Athénée présente « Un voyage d'hiver » singulier, emmené par deux japonais d'origine, l'un comme chef d'orchestre Takénori Némoto, l'autre comme metteur en scène, Yoshi Oïda. L'adaptation du « Winterreise » de Schubert, cycle de 24 « lieder » créé à partir de poèmes de Wilhelm Müller, va jusqu'à proposer une nouvelle orchestration pour 8 instrumentistes (au lieu du piano seul), et trois voix. Les puristes en frémiront peut-être, seuls des japonais pouvaient toucher à l'ordre et à la nature d'une pièce considérée comme un chef d'œuvre.

Schubert a composé le Voyage d'Hiver un an avant sa mort, alors qu'il traversait une grande dépression et qu'il était atteint par la mort de Beethoven. Les poèmes choisis s'en ressentent, qui décrivent une recherche incessante de l'être aimé, la délivrance de la mort, la quête interminable de l'autre. Le décor de la pièce, lui, est minimaliste et magnifique : un grand arbre sur une estrade de couleur d'abord noire plus blanche, des bancs solitaires qui vont et viennent. Les trois personnages : le jeune homme, sa bien-aimée, le vagabond, se croisent et ne se rencontrent jamais vraiment, comme une fatalité qui les fait errer sans jamais se retrouver. La tristesse est omniprésente, même si elle reste sensible à la beauté d'un coucher de soleil ou d'un lever matinal. La scénographie sobre anime les chants, les articule, les relie entre eux, mais il s'agit avant tout de poèmes, et non d'un drame construit. La sobriété sert la musique, et les chanteurs n'en sont que plus expressifs.

Car le spectacle est avant tout un concert, avec toutes les exigences du genre. (...) la transposition à 8 instrumentistes fonctionne. Le spectacle est beau, stylisé à l'extrême, traditionnel, et s'adresse surtout à des musiciens.

### **Le Voyage d'hiver à l'Athénée**

[Fomalhaut / le 19 février 2012](#)

Avec huit de ses musiciens, tous issus de l'ensemble Musica Nigella, Takénori Némoto en a réalisé une version pour orchestre qui, au creux de l'intimité de la salle aux allures de théâtre en miniature, prend une dimension ouateuse et très enveloppante. On est pris dans une atmosphère nostalgique, des couleurs à la fois rudes et chaleureuses généreusement dissipées par les résonances et les

frissonnements du corps des instruments à cordes, alors que la rondeur des motifs des trois instruments à vent dialogue avec les sensations de l'âme que l'on surprend à évoquer les plaintes de Tristan.

La mise en scène de Yoshi Oïda fait intervenir trois chanteurs, le poète errant, mais aussi la femme pour lequel il éprouve des sentiments non partagés, et un vagabond qui est son seul compagnon et un regard désarmé sur ces vagues à l'âme sans espoir. Pour des raisons dramaturgiques l'ordre des lieder est parfois modifié, mais l'intégralité des textes est interprétée.

La belle découverte est le talentueux Guillaume Andrieux, un jeune baryton clair qui chante cette insondable peine non seulement avec un art pleinement poétique et des effets d'allègement de voix qui évoquent un autre grand romantique du répertoire allemand, Wolfram, mais également avec une incarnation qui rend lisible la perte dans le regard. Mélanie Boisvert, belle femme par ailleurs, se situe dans un registre beaucoup plus terre à terre, impeccablement précis, comme pour marquer le fossé qui sépare la vision amoureuse du jeune homme de la personnalité assez indifférente du personnage réel. Didier Henry apporte, quant à lui, une touche paternelle solide et humaine au vagabond.

De la scénographie se distinguent surtout le bel arbre blanc et les variations tristes des ambiances lumineuses plutôt que les petits détails sonores qui ont pour effets de divertir de l'impression d'ensemble.

## Rita, ou le mari battu

(Création 2010-2011 / Tournée 2013-2014)

### Rita, ou la mari battu

Tutti magazine / Octobre 2011 / Par Jean-Claude Lanot

Si, pour Musset, "qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse", l'adage ne s'applique pas aussi facilement au DVD en général et à cet opéra-comique de jeunesse écrit par le compositeur de *L'Elixir d'amour* en particulier. L'ivresse est bien là dans cette production vive et intelligente mise en scène par Mireille Larroche, comme souvent avec la Péniche Opéra. Déjà, cette *Rita* est une première au DVD, et il convient de saluer cet effort, qui plus est dans sa version originale, française, restituée en 2009 par les éditions Ricordi. L'ivresse vient également de l'échelle pleinement assumée de cette performance. Pour ce huis clos comico-tragique autour d'un ménage à trois gravitant autour d'une maîtresse-femme qui mène son mari et son ex à la baguette, le minimalisme scénographique de cette production se montre tout à fait cohérent. Mais minimalisme ne rime pas avec ennui, loin s'en faut. Dans cet espace restreint, les trois chanteurs déboulent et s'affrontent à un rythme trépidant, dans un environnement au kitch paradoxalement et délibérément très actuel. La projection en arrière-plan de la terrasse de l'auberge donne également une profondeur de champ bluffante qui évite le confinement et offre une ouverture bienvenue sur l'extérieur.

L'ensemble Musica Nigella, fine phalange de la Côte d'Opale, de par son effectif resserré, sa précision impeccable et l'enthousiasme de son chef, le corniste Takénori Nemoto, offre une interprétation ad

hoc, le soutien idéal aux chanteurs et une affinité évidente, disons même naturelle avec le répertoire. Quant aux chanteurs, parlons-en. Une telle exposition, une telle proximité dans ce cadre restreint, tient nettement de la prise de risque. Assumée et transformée, elle devient ici performance tant ce trio improbable ne peut que récolter nos plus vifs éloges : Amira Sélim, piquante à souhait et aux arabesques vocales aussi réjouissantes que prometteuses, Christophe Crapez, qui démontre qu'il en faut des qualités, notamment une diction et un timbre au cordeau, pour jouer un incompetent, et Paul-Alexandre Dubois, fier baryton qui a su trouver le juste dosage d'exagération, jamais outrancière, pour rendre son macho de Gasparo délicieusement ridicule.

### **Rita, ou le mari battu**

On mag / Le 28 décembre 2011

(...) La mise en scène de Mireille Larroche est d'une sobriété exemplaire, pas de décors coûteux et des costumes parfaitement adaptés aux protagonistes de ce conte très moral malgré ses apparences de comédie... Quant à la distribution vocale elle est d'un niveau tout à fait honnête, Rita étant incarnée par Amira Selim, Pepe étant interprété par Christophe Crapez, alors que Gasparo est chanté par Paul-Alexandre Dubois. La direction musicale de l'ouvrage revient à Takéno Nemoto dont le répertoire comprend également des œuvres orchestrales de Mascagni et de Rossini. Une redécouverte d'une œuvre lyrique méconnue de Gaetano Donizetti !

### **La Péniche Opéra ouvre sa saison**

Musique classique d'aujourd'hui / Le 28 janvier 2012 / Par Bruno Serrou

Pour son ouverture de saison, La Péniche Opéra offre un spectacle au Théâtre de Fontainebleau en décembre 2010, (...) délicieusement mis en scène par Mireille Larroche. Créé douze ans après la mort de son auteur, écrit sur un livret français de Gustave Vaëz, *Rita ou le mari battu* est d'une incroyable actualité. Patronne d'une auberge devenue veuve, l'héroïne, ex-femme battue, a choisi de passer du statut de victime à celui de bourreau, en menant à la baguette son second époux, Pepe, qui la craint tant qu'il en est devenu piteux. Mais un jour débarque son premier mari, le vaniteux Gasparo, qui, croyant sa femme trépassée, cherche à récupérer son acte de mariage. Cette situation suscite une succession de quiproquos, situations loufoques et invraisemblances dans lesquelles le spectateur se laisse emporter sans résistance. Ce spectacle d'une heure respecte la partition de Donizetti, se limitant à l'ajout de deux twists endiablés des Chaussettes noires et des Chats sauvages, lancés par Gasparo sur le jukebox de l'auberge, dont le fameux *Twist à Saint-Tropez*. Menés par l'avenante Amira Selim, merveilleuse Rita à la voix séduisante mais au vibrato un peu large et aux vocalises légèrement criardes, le ténor Christophe Crapez (Pepe) et le baryton Paul-Alexandre Dubois forment un inénarrable duo de compères falots et lâches, le trio se glissant dans leurs rôles respectifs avec naturel dans l'intelligente mise en scène de Mireille Larroche pour un délicieux moment de comédie.